

Michel Houellebecq : Plateforme pour l'échange des misères mondiales

Author(s): Pierre Varrod

Source: *Esprit*, No. 279 (11) (Novembre 2001), pp. 96-117

Published by: Editions Esprit

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/24469751>

Accessed: 03-11-2016 14:47 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



Editions Esprit is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Esprit*

Michel Houellebecq : *Plateforme*
pour l'échange des misères mondiales

Pierre Varrod*

L'ÉCHEC amoureux s'étend comme un fléau sur l'Occident moderne. Une pluie de romans et d'essais psychologiques l'accompagne. Mais la difficulté d'aimer, réalité collective, appelle un regard d'une autre ampleur que ceux de la psychologie individuelle ou du roman nominaliste. Michel Houellebecq relève le défi, au confluent du roman et de l'essai. Les variations Houellebecq explorent de manière originale trois impasses classiques autour de l'amour, du désir et de l'argent.

« Mes romans ont en commun avec la méthode scientifique leur côté expérimental¹. » L'auteur se veut l'héritier du conte philosophique. Il écrit des romans à thèse, nourris de sciences humaines. *L'Extension du domaine de la lutte* définissait le roman comme « succession d'anecdotes » (p. 14) pouvant servir un « but autrement philosophique ». La narration romanesque devait se renouveler pour s'adapter aux maigres anecdotes de la vie moderne, si pauvre en relations.

Plateforme compose avec les deux romans précédents une sorte de triptyque. Mieux, il le ferme. Les deux premiers s'offraient comme thèse et antithèse. Voici la synthèse.

Ce texte est difficile à situer. Écriture plate, apparence autobiographique, intrusion massive de considérations sociologiques, économiques, marketing... La vie d'une entreprise est dépeinte avec un luxe de détails inédit. Les stratégies marketing et financière d'une

* Directeur général des éditions Le Robert, auteur d'un précédent article sur M. Houellebecq : « De la lutte des classes au marché du sexe. À propos des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq », *Le Débat*, n° 102, novembre-décembre 1998.

1. Entretien accordé au magazine *Lire*, septembre 2001. La citation peut se poursuivre : « Mes personnages sont un peu des expériences que je fais avec mon cerveau... »

entreprise, les trajectoires professionnelles et les discussions de salaires de ceux qui les conduisent : autant de supports romanesques que l'auteur juge dignes d'intérêt, contrairement à la quasi-totalité de ses contemporains. Cette novation – l'entreprise est la grande absente de la vie romanesque – vaut d'être plus que signalée : saluée.

Ce n'est pas le rapport entre l'œuvre et l'auteur qui sera analysé ici : dans ses interviews, Houellebecq s'amuse à démonter quelques pièges pour les lecteurs qui le confondent avec le personnage principal du roman. Les rapports entre l'œuvre et le texte ne se règlent jamais selon la dialectique simpliste du tout ou rien : proclamer « Michel, c'est Houellebecq » (version plate du « Madame Bovary, c'est moi ! ») est aussi faux que l'inverse. Ce texte s'offre comme récit sociologique ; prenons-le comme tel, sans oublier qu'« un livre est la vie secrète d'un écrivain, son jumeau noir », disait Faulkner.

L'ensemble du cycle romanesque dessine un labyrinthe, constitué de deux impasses et d'une sortie. Les deux premiers romans retracent les errements des protagonistes perdus dans les deux premières impasses. Le troisième roman tente une sortie, mais reste pessimiste.

Première impasse : l'enfer des exclus du sexe. Univers déprimant des frustrés des peep-shows et autres masturbateurs. *L'Extension du domaine de la lutte* est la chronique de tentatives ratées pour faire l'amour avec n'importe quelle fille. Le vingtième siècle : un enfer pour les classes laborieuses, victimes de paupérisation sexuelle. La liberté individuelle se paie d'une solitude généralisée. Deuxième impasse, symétrique : le purgatoire des *Particules élémentaires*. Des amoureux platoniques, rescapés des partouzes soixante-huitardes, ouvrent la voie au paradis des clones. L'utopie de la fraternité désexuée permet de dépasser le malheur du sexe à gogo, aussi triste que le manque de sexe. Troisième temps, la synthèse : amour et sexe sont enfin réunis dans *Plateforme* pour une néoconjugalité *hot*. Le sexe est une plateforme pour atteindre le cœur. Même les scènes les plus chaudes sont nimbées d'une tendresse quasi conjugale. L'amour platonique est démasqué dans son incomplétude, tout autant que son inverse, le sexe sans amour.

C'est tout ? La puissance de l'écho public que reçoivent les romans de Michel Houellebecq vient de ce que le labyrinthe comporte deux étages. Au sous-sol, règnent les lois de la sociologie et de l'économie ; l'infrastructure invisible détermine les évolutions de l'étage supérieur. Enfin un romancier marxiste, qui expose largement les déterminations de la société ! Au niveau du sol, s'agitent les humains. Pris dans leur myopie mentale, ils s'imaginent libres. Ceux qui mettent des lunettes et qui s'interrogent sur leurs comportements ont recours à la psychologie puisqu'ils ne perçoivent pas que c'est l'étage du dessous qui détermine le cadre de leurs mouvements. C'est l'état d'évo-

lution de l'infrastructure qui donne aux comportements des individus une couleur propre au moment historique.

Le matériau puisé dans les sous-sols – si peu littéraire au sens habituel du terme – est remonté au grand jour et se mêle bruyamment à l'intrigue. Retour de boomerang : l'écho médiatique dépasse de très loin la scène littéraire. Le fracas empêche d'entendre la composition de l'auteur sur l'amour et l'argent. Écoutons-le d'abord ; l'ensemble du cycle surgira comme œuvre cohérente. Alors, on pourra percevoir les failles de la démarche.

La thèse de la misère sexuelle

La chair est triste et voici pourquoi : premier pan du triptyque. Le capitalisme contemporain assure aux prolétaires une meilleure sécurité économique que sexuelle : *l'Extension du domaine de la lutte* constituait en 1995 l'exposé déprimant de la misère des exclus du sexe et de l'amour. Démunis complets.

En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude.

La page 100 du roman présente la théorie d'un *marxisme élargi*. Un peu d'histoire : à l'époque du servage, chacun bénéficiait de l'assurance d'être nourri et logé, même si le confort n'y était pas. Avec la révolution capitaliste, les anciens serfs gagnaient leur liberté... en même temps que l'insécurité économique. Le prolétaire devait vendre sa force de travail pour assurer sa survie. La nouvelle liberté avait pour contrepartie une paupérisation massive. Les luttes collectives débouchèrent plus tard sur la création du smic et autres assurances, rétablissant en faveur des plus faibles une relative sécurité économique.

En revanche, l'échec des luttes, ou leur tâche aveugle, est presque total en matière sexuelle. Les individus libérés – non seulement du point de vue économique mais aussi du point de vue sexuel – ont donc perdu la sécurité sexuelle d'antan. Autrefois, on était sûr de se marier, même si le choix était limité : « Dans un système où l'adultère est prohibé, chacun réussit plus ou moins à trouver son compagnon de lit. » La société accordait à chacun sa chacune : les structures élémentaires de la parenté négligeaient les choix personnels, mais personne ne restait sur le carreau. Changement de régime : à l'ère de l'individualisme, chacun a acquis la liberté de choix du conjoint ; mais cette liberté nouvelle se paie d'une paupérisation sexuelle : ratages, exclusions, et solitude. Aucun mécanisme de régulation

équivalant aux Assedic ne vient garantir l'accès à une sexualité minimum tout au long de la vie d'adulte. Seuls ceux qui sont riches, jeunes et beaux, peuvent s'offrir une sexualité vraiment épanouissante.

Il faut se rendre à cette nouvelle évidence : « Le libéralisme sexuel, c'est l'extension de la lutte, son extension à tous les âges de la vie à et toutes les classes de la société. » Les expédients sont aussi nombreux qu'insuffisants : masturbation, prostituées, presse et spectacles spécialisés, et, plus généralement, toute l'industrie du sexe. Le

L'Extension du domaine de la lutte (1994)

Le roman fut publié aux éditions Maurice Nadeau (10 000 exemplaires).

Un cadre moyen âgé de trente ans, qui travaille dans l'informatique, souffre de neurasthénie due à une solitude « douloureusement tangible ». Célibataire forcé depuis deux ans, il n'a, depuis, « connu aucune femme ». Il déprime : « J'ai si peu vécu que j'ai tendance à m'imaginer que je ne vais pas mourir ; il paraît invraisemblable qu'une vie humaine se réduise à si peu de chose. » Il fréquente les salles porno, dégoûté de lui et de la vie : « La société dans laquelle je vis me dégoûte » ; il juge que la publicité « inévitable, répugnante et bariolée » n'est rien d'autre qu'une « foutaise merdique ».

Acteur raté du monde, le narrateur est en revanche un observateur et un théoricien. Théorème : « Le désir d'amour est profond chez l'homme. » Thèse : tout le monde a de grandes chances de se rater. Démonstration. Soit vous êtes conforme aux normes de l'apparence physique de l'espèce et vous tomberez dans le piège numéro un : vous serez victime de « la liberté de mœurs qui caractérise l'époque moderne » rendant quiconque incapable d'amour, de « projection d'ordre sentimental et romanesque ». Soit – piège numéro deux – vous n'êtes pas beau, et vous n'aurez même pas accès à un minimum de sexualité. L'épouse du narrateur faisait partie de la catégorie n° 1 et avait « connu trop d'amants ». Le collègue de travail qui accompagne aujourd'hui le narrateur en déplacement professionnel fait partie de la catégorie n° 2. Laid et petit, il va se tuer (de dépit ?) en voiture après avoir tenté de draguer en boîte.

Le 31 décembre est sinistre pour le narrateur (« dépourvu de beauté comme de charme personnel », il appartient à la catégorie n° 2). Il téléphone à SOS Amitié, puis fait confirmer par son psychiatre le diagnostic de dépression. Il se repose, rend visite à un ami curé déprimé et inquiet de Dieu après que sa petite amie l'a laissé tomber. Il décide d'entrer en « maison de repos ». Après sa sortie, quatre mois plus tard, rendu insomniaque et toujours déprimé, il partira rejoindre – le 21 juin, apogée solaire ! – les sources de l'Ardèche (les sources de la Dèche) : « La richesse de ce qui va mourir en moi est prodigieuse. » Il avance, perdu. « Je ressens ma peau comme une frontière, et le monde extérieur comme un écrasement. L'impression de séparation est totale ; je suis désormais prisonnier de moi-même. Elle n'aura pas lieu, la fusion sublime ; le but de la vie est manqué. » Fin.

sexe est triste, réduit à des relations brèves et peu satisfaisantes. Il est dénué de ce qui fait sa beauté, l'amour, idéal à peine évoqué. « L'amour comme innocence et comme capacité d'illusion, comme aptitude à résumer l'ensemble de l'autre sexe à un seul être aimé » (p. 114) : trop éloigné. Il faudra deux romans pour le voir se rapprocher.

On reconnaît le romancier à sa capacité de créer un univers. La réussite est ici évidente, même si, à l'analyse, la thèse révèle une lézarde profonde : entre le malheur des personnages du roman et l'axiome du malheur généralisé, il y a un saut immense et non justifié. La thèse du malheur généralisé est, au mieux, invérifiable. Elle est, de plus, inutile à la réussite du roman. Le fameux roman à thèse est réussi en tant que roman, raté en tant que thèse. Le socle théorique, en trompe-l'œil, est une fausse base produite par la projection (au sens psychologique et pictural) des états d'âme du narrateur. La science du délire sait dégonfler les délires de la science, qui se présentent sous forme rationnelle. Mais répétons-le, le roman fonctionne bien malgré tout, protégé par l'écart qui sépare le décrit – crédible – et le déduit – hypothétique.

L'antithèse de l'amour sans sexe

Il faut reconsidérer les *Particules élémentaires* : relisez-le en sautant les scènes de sexe. Si le roman n'était rien d'autre que ces « scènes de sexe, ces masturbations à toutes les pages² », il ne resterait rien. Au contraire, le décentrement du regard dévoile un autre texte, comme quand on joue avec certains tableaux de la Renaissance : le peintre glissait un deuxième message, qui ne surgit que si l'on décale la façon de regarder le tableau – c'est l'anamorphose. Le changement de perspective fait ici apparaître un message d'utopie déçue dont la réalisation (temporaire) est décrite dans *Plateforme*.

Le deuxième roman expose la déprime inverse de celle du premier. Après l'obsession sexuelle des frustrés, voici la revanche de l'amour platonique. Vous vouliez du sexe, vous, les exclus du sexe et de l'amour ? Ne jouez pas petits bras, allez donc à la case amour directement ! Dans votre myopie³, vous ne compreniez donc pas que votre quête sexuelle était, au fond, une quête d'amour ! Ce que vous recherchiez dans le sexe n'était qu'un moyen de trouver l'amour pur ! Le centre de gravité du roman est à l'opposé de ce qui en a tant fait parler. Pour deux raisons. Tout d'abord, noyé sous la masse des scènes

2. Débat Fnac, cité dans *Le Monde* du 8 novembre 1998.

3. Myopes et non pas inconscients : Michel Houellebecq semble abhorrer la psychanalyse (voir son entretien à *Lire*, *op. cit.*).

de sexe, le lecteur perçoit difficilement les passages révélant comment les deux principaux personnages masculins s'engagent dans l'amour platonique. Ensuite, le prologue est aussi fondamental qu'elliptique et il faut attendre l'épilogue pour le comprendre. À la relecture, le décalage saute aux yeux et le texte surgit comme utopie au sens propre. Décalée dans l'espace, l'histoire est écrite sur une île (en hommage à Thomas Moore, créateur du mot, auteur de la première *Utopia* ?). Décalée dans le temps, l'histoire est écrite dans les années 2050 – il faut attendre les trois dernières pages du roman pour le découvrir. L'utopie collective qui encadre le roman dessine un idéal du bien que Platon n'aurait pas contesté : « L'amour lie, et il lie à jamais. La pratique du bien est une liaison, la pratique du mal une déliaison » (p. 376). Utopie bancaire, mais utopie, ce rêve d'amour avec un grand A, « cet entrelacement magnifique, immense et réciproque ». L'exégète de Platon reste cependant préfreudien ; il attendra le roman suivant pour constater que, sans une sexualité épanouie, l'amour manque d'un ingrédient essentiel à la vie.

En 1998, le récit des *Particules élémentaires* complète donc le constat de la misère sexuelle, qui occupait la totalité du premier roman. Par-delà les scènes de sexe de la partie centrale, l'amour pur, sans sexe, apparaît comme l'idéal à atteindre et prend peu à peu toute la place. Il devient même exclusif dans le dernier quart du roman.

Dans la fable qui clôt le texte, une merveilleuse fraternité collective est obtenue grâce au clonage humain. Enfin tous frères ! Finie, la lutte des sexes ! L'harmonie règne : retour au paradis perdu.

Nous vivons à proximité immédiate de la lumière, [...] la lumière baigne nos corps, dans un halo de joie, [...] dans des après-midi inépuisables (p. 13).

L'univers est fusionnel au début : « Nous avons laissé derrière nous l'univers de la séparation. » L'univers est fusionnel à la fin : « Aux humains de l'ancienne race, notre monde fait l'effet d'un paradis » (p. 394).

Sur la planète Terre, Michel, le narrateur-prophète, est l'amoureux éternellement platonique d'Annabelle. Indifférent au sexe comme au monde qui l'entoure, il vit dans la continence : « Sa bite lui servait à pisser, c'est tout. » Michel se révèle incapable de faire l'amour avec Annabelle quand il la retrouve à quarante ans. S'il échoue dans les retrouvailles avec son amour d'enfance, c'est parce qu'une « réserve glaciaire avait envahi son corps » depuis trop longtemps (p. 296). Amoureux transi, au sens premier du mot. Le dégel ne se produira qu'au roman suivant, opérant la synthèse du sexe et de l'amour.

Pour la raison inverse, le demi-frère de Michel, lassé du sexe à gogo, s'apprêtait à un amour platonique avec Christiane, devenue handicapée (elle-même blessée dans une partouze !). Un bel amour

tendre en perspective. Mais l'impasse est gémellaire : Annabelle et Christiane meurent prématurément, juste quand l'amour pur surgit comme possibilité.

Les Particules élémentaires

(1998, Flammarion ; 350 000 exemplaires ; traduit en 25 langues)

Le prologue écrit en 2050 rappelle que la fin du XX^e siècle fut le moment d'une mutation du monde. Un brillant généticien, Michel Djerzinski, en fut l'« un des artisans les plus conscients ».

Flash-back sur l'enfance de Michel. Sa mère ? Elle a eu d'abord, en 1956, un fils aîné avec un mari dont elle a divorcé deux ans après. L'ex-mari, chirurgien esthétique, a su profiter de « l'extension du domaine de la séduction » ! En 1958, naît Michel, d'un amant cinéaste qui mourra très vite. Mais il aura eu le temps de retirer le petit Michel à sa mère incapable d'élever son fils : elle préfère se consacrer à sa vie de hippie droguée, et poursuivra son itinéraire personnel dans des communautés. Michel, élevé par sa grand-mère paternelle, ne reverra sa mère qu'à l'âge de dix-huit ans ; il découvrira en même temps l'existence de Bruno, son demi-frère.

Deuxième partie. Bruno, dépressif, est un obsédé sexuel quadragénaire. Un séjour à l'Espace du possible lui permet de se livrer aux joies et aux tristesses du sexe. Une habituée lui procure un plaisir immense ; il en tombe amoureux. Christiane : fille de beatniks libidineux fréquentant les mêmes sectes que sa mère à lui (le sexe rituel allait alors très loin : viol, meurtres). L'amour tendre qui lie les deux amants ne les empêche pas de fréquenter les boîtes échangistes. Un soir, Christiane s'y blesse au dos. Condamnée au fauteuil roulant, elle se suicide bientôt. Pour Bruno, la vie est finie. Il retourne en clinique psychiatrique, définitivement.

De son côté, Michel mène une « existence purement intellectuelle ». Il se masturbe parfois ; il n'est plus puceau, grâce à une collègue complètement saoule (il a le souvenir d'avoir éjaculé « dans le vagin de la chercheuse sans ressentir le moindre plaisir »). Le hasard lui fait retrouver Annabelle, qu'il n'a pas vue depuis vingt-cinq ans : « Il parvenait à la pénétrer, mais ce qu'il préférait, c'était dormir auprès d'elle. »

Troisième partie et épilogue. Michel accepte du bout des lèvres et du sexe de faire un enfant avec Annabelle. Échec, avortement, cancer et mort-suicide. Michel part en Irlande pour y disparaître – par suicide dans la mer – le jour du printemps de 2009. Ses notes théoriques sur le clonage, publiées sous le titre *Prolégomènes à la répliation parfaite*, montrent qu'il a su « dépasser le concept de liberté individuelle » – l'individualité génétique était « la source de la plus grande partie de nos malheurs » –, et surtout, « restaurer les conditions de possibilité de l'amour » : grâce à ses travaux sur les gènes qui assurent à chacun une chance égale devant l'amour, les individus sont désormais reliés par une « mystérieuse [!] fraternité », qui est « l'élément le plus nécessaire à la reconstruction d'une humanité réconciliée ». L'humanité est alors en mesure de contrôler sa propre évolution biologique. Cinquante ans plus tard, l'ancienne « espèce [humaine] torturée, contradictoire, individualiste et querelleuse » s'éteint. Du paradis, ce livre lui rend hommage.

Tout conduit au dépassement de l'amour charnel, dans les *Particules*, à la fois la demande de tendresse de Michel, l'acceptation par son demi-frère de la blessure de son amante, et l'échec des partouzards de la génération au-dessus d'eux ; et surtout l'utopie finale, dessinant un avenir glorieux aux surhommes des années 2050 penchés avec commisération sur les derniers exemplaires d'une humanité qui fut malheureuse.

Le prix à payer pour cette rédemption obtenue par le clonage ? Juste une bricole : l'individu ! Solution cohérente. Puisque le mal – la solitude – vient de la liberté individuelle accordée par les sociétés modernes, cherchons le remède à l'opposé, dans les sociétés de type holiste – qui n'accordent à l'individu qu'une valeur seconde par rapport au collectif. Régression vertigineuse de la société à un stade primitif. Sous l'apparence d'une avancée scientifique, la radicalité de la solution s'avère comme un retour du refoulé. La régression se confirme avec le désir de paradis fusionnel – paradis perdu, comme tout paradis. L'âge adulte semble angoissant aux êtres fragiles ; revenir à l'âge d'avant la séparation serait si rassurant...

Amour et sexe réconciliés

Plateforme constitue le troisième temps du parcours : synthèse du sexe et de l'amour. Le narrateur connaît enfin les joies, y compris charnelles, de l'amour partagé. Michel en est tout transformé.

Je n'aurais jamais pensé que je trouverais, un jour dans ma vie, du plaisir à faire la cuisine. L'amour sanctifie (p. 190).

Le roman chante une conjugalité postmoderne dans laquelle le renouvellement de l'excitation sexuelle impliquera le franchissement des lignes de tabous habituelles. Mais l'amour sanctifie tout, y compris des pratiques sexuelles assez extrémistes, le catalogue allant de l'échangisme au triolisme en passant par la double pénétration, etc.⁴, proposés par madame autant que par monsieur.

Le message choquera. Il y a pourtant trois *mais*.

Plateforme est un roman : une scène de fiction n'est pas réelle, même quand elle se présente comme réaliste. Houellebecq a l'art de forcer le trait, autant pour l'amour solitaire que pour l'amour collectif. Le personnage de Valérie, amante parfaite, est plus un fantasme de femme qu'un personnage en chair et en os, qui serait doté de qualités mais aussi de défauts. Deuxièmement, Catherine Millet est passée par là. Sa *Vie sexuelle*⁵... relève le niveau des lignes de tabous habituelles.

4. Pratiques « extrêmes » au sens statistique au moins : un sondage publié par *Marie-Claire* cet été indique que le pourcentage de femmes ayant pratiqué et apprécié l'échangisme est égal à... zéro.

5. Voir le compte rendu de Claude Habib dans le numéro d'*Esprit* de juillet 2001.

Même si les nuances entre les différents adeptes de l'amour à plus de deux semblent minces au lecteur, l'édition contemporaine apprécie les anticyclones érotiques – épisodes de hautes pressions propices au très beau temps commercial. Enfin et surtout, les scènes les plus crues recèlent une tendresse inhabituelle. La douceur, la sentimentalité qui nimbent les amours de Michel et Valérie pendant leur année de vie commune ouvrent un paysage qui n'existait pas dans les deux premiers romans. Cette relation complète – sexe et amour – fait la synthèse : après le sexe sans amour (*l'Extension...*), après l'amour sans sexe (*les Particules...*), voici le temps de la réconciliation. Grande nouvelle : Michel est passé du côté des adultes, il occupe la chambre des grands. D'ailleurs, papa est mort (comme disait Kierkegaard, « si Dieu est mort, tout est permis »). La nouveauté, et le vrai choc, n'est pas qu'il se passe des choses assez pointues dans les chambres à coucher. C'est que la chambre est conjugale et non pas adultérine ou illégitime. La passion embrase le couple romantique, de l'intérieur : les trente dernières années de la sociologie du couple sont confirmées par la partie roman d'amour de *Plateforme*. Valérie, la femme aimée, est placée dans une position de parité généralisée avec son amant. Une grande capacité d'initiative professionnelle, amoureuse, sexuelle, lui est reconnue, aux antipodes des reproches que l'on a pu faire sur la misogynie de l'auteur. Peut-être a-t-on trop souvent confondu celui-ci avec ses créations ; quand son personnage, veule et obsédé, évolue par la grâce d'une rencontre amoureuse, lui fera-t-on crédit ?

Les interrogations doivent plutôt se porter sur le travail de l'auteur, qui s'affirme très attaché à « l'effet de réel » dans son roman. D'un côté, le personnage masculin est très travaillé, très modelé, largement creusé de doutes, de failles, de défauts. De l'autre, la vraisemblance du personnage de Valérie est peu travaillée ; l'auteur avoue dans Le Monde⁶ qu'il en a développé la consistance très tardivement. Valérie, personnage de femme exceptionnel dans la galerie féminine de Houellebecq, n'est qu'esquissée. Tout d'un bloc : parfaite, belle, intelligente, douce, active. Comme un fantasme. Et, comme tout fantasme, elle sera condamnée à exploser, volatilisée par le souffle de militants d'un autre fantasme (celui de la pureté islamique).

Les trois temps du sexe

Le bonheur individuel serait-il possible ? En fait, il est rare ; il est fugace ; et il surgit par hasard. *Plateforme* relate l'histoire amoureuse d'un quadragénaire occidental : le départ, malheureux, est archéty-

6. *Le Monde* daté du 31 août 2001, entretien avec Josyane Savigneau.

pique ; la suite, heureuse, est atypique. Michel vit une difficile maturation : après une enfance sans amour, il stagne longtemps au stade de l'adolescence triste et masturbatoire. Puis, hasard favorable – croisement d'une *particule élémentaire* avec une autre –, il rejoint l'âge adulte : temps du bonheur où se conjuguent sexualité et tendresse – les plaisirs de la chair et celui de l'amour.

Le temps des *Particules* est loin. Parce que l'amour platonique est démasqué dans son incomplétude. Et parce que le sexe sans amour est démasqué dans son insuffisance. On peut relire – encore – les *Particules*, mais en ne retenant que les scènes de sexe, cette fois : elles apparaissent très datées, marquées par l'idéologie soixante-huitarde du sexe qui se voulait à la fois joyeux et détaché des sentiments (bourgeois). L'échec est général, des géniteurs de Michel aux babas cool qui fréquentent l'Espace du possible. Ces scènes de sexe préparent la démonstration que l'alternative sexe/amour est une manière d'impasse, et qu'il faut chercher ailleurs. *Plateforme* illustre un autre équilibre fondé sur le « sexe + amour ». Cet équilibre s'appuie sur le sexe, sans le nier ni s'y enfermer.

Le temps de l'enfance

Premier temps, l'enfance. Jusqu'à la mort du père, le narrateur est un être immature. À quarante ans, il se nourrit comme un petit enfant, « essentiellement de purée Mousline au fromage » (p. 25). Si l'adolescence se définit comme l'âge de l'ouverture aux autres, alors Michel est au mieux un préadolescent vieilli, indifférent et triste : « Je n'étais pas heureux, mais j'estimais le bonheur et continuai à y aspirer » (p. 22). Il flotte entre deux eaux : « Je n'étais pas malheureux, j'avais cent vingt-huit chaînes [de TV] » (p. 25). Il est fermé aux autres et à lui-même. L'âge de la nausée. Célibataire et sans amis. Il passe sa vie à côté de la vie. Pas d'engagements : « Pourquoi n'avais-je pas manifesté de véritable passion dans ma vie ? » (p. 33). Fatigué d'avance, il se sent loin des enjeux esthétiques et sensitifs de l'art : « J'y ai renoncé en même temps que mes épaules se voûtaient, que mon visage évoluait vers la tristesse » (p. 24). Pourtant, il travaille au ministère de la Culture. Mais son métier le tient à l'écart de toute émotion. « Gestionnaire comptable » (p. 23), il réduit la culture à son contraire : les bilans comptables et les chiffres. L'adolescent nauséux de quarante ans se sent englué dans une « léthargie saurienne » (p. 19). Sa solitude est représentative de la solitude générale :

Les gens vivent les uns à côté des autres comme des bœufs ; c'est tout juste s'ils parviennent, de temps en temps, à partager une bouteille d'alcool (p. 29).

Étranger à soi-même

Devant le cercueil du vieillard, des pensées déplaisantes me sont venues (p. 11).

Le roman s'ouvre sur la mort du père. Les cent premières pages ont une parenté profonde avec *l'Étranger* de Camus. Elles présentent un fils insensible, apparemment peu touché par la mort du père. La dernière journée de congé pour deuil familial est utilisée à consulter des agences de voyages. Cynisme ? Non. Indifférence à soi et aux autres : « Rien ne me dérange, en fait » (p. 14).

La dépression larvée anesthésie Michel : « En présence du danger, même de la mort proche, je ne ressens aucune émotion particulière, aucune décharge d'adrénaline » (p. 98). Étranger à soi-même et aux autres, il devient incapable de créer une relation avec autrui. « J'avais vécu trop seul, je ne savais plus du tout comment m'y prendre » (p. 51). L'indifférence à soi s'étend aux autres.

Le sort des autres m'est en général indifférent, je n'ai même pas le souvenir d'avoir jamais éprouvé un quelconque sentiment de solidarité (p. 310).

C'est, au fond, une horrible fuite de soi :

C'est dans le rapport à autrui qu'on prend conscience de soi ; c'est bien ce qui rend le rapport à autrui insupportable (p. 94).

L'immaturation n'est pas une question d'âge. Michel, adolescent quadragénaire, reste bloqué à la phase située avant l'ouverture aux autres, et donc à soi. Le prolongement de cette phase renforce l'état de dépression larvée :

C'est avec facilité qu'on renonce à la vie, qu'on met soi-même sa vie de côté. Au moment où la soirée s'organisait, où les taxis arrivaient à l'hôtel, je ne ressentais rien d'autre qu'un soulagement triste (p. 106).

Lucide et déprimé, Michel estime qu'il bénéficie de la sécurité accordée aux plus faibles par le capitalisme moderne, conformément à la théorie économique exposée dans *l'Extension...* Il constate, en s'autodépréciant, que le système de redistribution fiscale permet « de maintenir en vie les inutiles, les incompetents et les nuisibles » (p. 172). Michel se souvient :

Je n'avais pas grandi dans un cocon familial, ni dans quoi que ce soit qui aurait pu s'inquiéter de mon sort, me soutenir en cas de détresse (p. 136).

Il se sent aussi démuné, fragile et dérisoire que le petit crapaud de rencontre qu'il va mettre à l'abri, un soir de déprime solitaire. Le deuxième personnage masculin du roman, Jean-Yves, se souvient que sa mère « n'avait jamais été portée sur les câlins » (p. 298).

Ces enfances malheureuses sont-elles emblématiques du sort des Occidentaux, mal-aimés au départ et incapables d'aimer ensuite, à

l'âge adulte ? La faute en serait aux mères, encore une fois. Car elles ne se contentent pas d'être de mauvaises mères (préparant ainsi de futurs amants nuls), elles sont aussi de mauvaises amantes : pour Jean-Yves, il était tout aussi difficile d'imaginer sa mère « dans le rôle d'une amante sensuelle et *salope* . Il prit d'un seul coup conscience que son père avait dû se faire chier toute sa vie » (p. 298).

Le sexe sans amour serait le lot des garçons qui furent des enfants mal-aimés. Enchaînement fatal, les fils grandissent mal. La phase œdipienne, puis l'adolescence, se prolongent. Michel reproche encore à son père ses relations avec sa mère : « T'as fourré ta bite dans la chatte à ma mère. » Il se masturbe, en s'aidant de revues, de livres, de spectacles :

En général, en sortant du bureau, j'allais faire un tour dans un *peep-show*. Ça me coûtait cinquante francs, parfois soixante-dix quand l'éjaculation tardait (p. 25).

Et même le voyage en Thaïlande, dotée d'une gamme très large de services, n'empêche pas les pollutions nocturnes (p. 91). Nous sommes encore à l'ère de *l'Extension...*, mais le tournant approche.

La renaissance

Le narrateur part en voyage organisé à Noël. Ce sera l'occasion d'une re-naissance, ponctuée non seulement par la date symbolique du 24 décembre, mais aussi par un cauchemar de naissance (assez *gore* cependant ; voyez p. 44).

Au début du voyage, le narrateur considère encore « avec dégoût » son « visage crispé de bureaucrate... » (p. 45). Vieux avant l'heure, il doit penser à « racheter du Viagra dans une pharmacie ouverte » (p. 51). Les autres voyageurs sont des animaux, et les femmes sont résumées par leurs seins et leurs sexes. Valérie, qui deviendra l'amour de sa vie, est elle aussi présentée selon les canons obsessionnels :

Elle avait l'air intelligente, mais je n'avais pas envie d'une conversation intelligente. J'appréciais sa voix douce, son zèle catholique et minuscule, le mouvement de ses lèvres quand elle parlait ; elle devait avoir une bouche bien chaude, prompte à avaler le sperme d'un ami véritable (p. 51).

Au-delà de son humour provocateur, cette phrase fait charnière. L'alternative de la maman ou la putain sera dépassée. Michel en a la prescience aux premiers jours du voyage, même si le vocabulaire appartient au temps d'avant quand il la décrit « à la fois un peu mère de famille [le modèle de l'amour sans sexe est évidemment la mère] et un peu salope [l'archétype de l'amour sexuel] » (p. 57).

La relation amoureuse transforme Michel. « Tu as changé, Michel... Je ne sais pas, tu as l'air heureux » (p. 170). Michel répète

que « l'amour sanctifie » (p. 190). Le plaisir sexuel, qui fut leur première émotion forte partagée, doit s'accommoder des activités professionnelles très prenantes de Valérie. Dans ce couple décidément très moderne, c'est la fille qui fait carrière et gagne le plus d'argent. La parité professionnelle se double d'une parité sexuelle : les deux amants rivalisent d'audace et de douceur à la fois. Ainsi, les orgasmes deviennent bientôt « plus doux ». Michel ne s'en offusque pas, au contraire : « Je crois que je l'aimais de plus en plus » (p. 184).

Après un semestre, les amants emménagent ensemble, et les mots exprimant la douceur fleurissent sous la plume du narrateur. Michel constate pourtant « que le désir s'émousse plus vite au sein d'un couple constitué ». Il l'admet comme « une loi de la vie » (p. 187).

Mais le mélange houellebecquien est détonant. Michel accepte cette « loi » pour deux raisons. La première relève de l'espoir, difficile à formuler, d'une ouverture vers un ordre supérieur : serait-il possible « d'atteindre une union d'un autre ordre » ? Désir d'absolu, remords d'utopie, qui a effectivement amené l'auteur à vivre sur une île avec sa femme ? La deuxième relève d'une conscience exacerbée de l'humble destin humain en général, et du sien en particulier.

Tout peut arriver dans la vie, et surtout rien. Mais cette fois, quand même, il s'était passé quelque chose : j'avais trouvé une amante, et elle me rendait heureux (p. 216).

Le titre des *Particules élémentaires*, qui s'appliquait aux malheureux du deuxième roman, reprend toute sa force pour s'appliquer à un homme heureux, cette fois. Michel ne se surestime pas, il ne spéculé pas sur la grandeur de sa trajectoire personnelle. Il se refuse à croire qu'il y a de grands enjeux dans sa décision de vivre avec une dame :

Il est faux de prétendre que les êtres humains sont uniques, qu'ils portent en eux une singularité irremplaçable ; en ce qui me concerne, en tout cas, je ne percevais aucune trace de cette singularité. C'est en vain, le plus souvent, qu'on s'épuise à distinguer des destins individuels, des caractères (p. 189).

Ce passage éclaire rétrospectivement la facilité avec laquelle l'auteur se débarrassait de l'individu à la fin des *Particules*. L'auto-dépréciation de ses personnages ouvre la voie à ce type de solution.

Après les romans d'éducation sentimentale (et sexuelle), Plateforme est le roman de la maturité. Le personnage central, apaisé, se donne des objectifs personnels modestes et refuse toute ambition collective. Agir loin de toute militance : le texte est, encore et toujours, emblématique de l'époque. Le cycle entier est centré sur des « gens moyens » dénués d'ambitions, et donc dénués d'illusions : personnages ni-ni. De même, dans son entretien à Lire, l'auteur se révèle prince du ni-ni : il se déclare en vrac contre l'héroïsme mais ajoute qu'il se serait bien vu sauver des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, contre la peine de mort mais

ajoute que les Français l'énervent avec leurs pétitions contre la peine de mort aux États-Unis... Il n'y a pas chez Houellebecq de roman ou de chapitre qui puisse être sous-titré « Michel ou l'ambition » ; il n'y en a pas plus qui puisse s'intituler « Illusions perdues » : destins plats, mornes plaines. Les militants de l'antimondialisation – de la marchandisation de la planète – trouveront dans Plateforme quelques arguments ; ils ne trouveront pas, avec l'auteur, un militant supplémentaire, ni même un sympathisant actif.

Aimer rend lucide

La critique de l'Occident se poursuit : notre société est devenue invivable, fuyons. Les deux amants décident de s'installer en Orient. Pourtant, Valérie doit accepter une forte réduction de son salaire et Michel doit démissionner de son poste.

Valérie rejette cet Occident si artificiel, si vain, si attaché aux choses matérielles : « La seule chose que puisse t'offrir le monde occidental, c'est des produits de marque » (p. 337). Partir, c'est vivre : « Si j'ai travaillé jusqu'à présent, c'était uniquement pour le fric ; maintenant, je vais commencer à vivre. »

L'amour ne rend pas aveugle, au contraire. La décision de quitter l'Occident donne à Michel une conscience aiguë de ses anciennes attaches, invisibles jusqu'ici : « Je considérais la société où je vivais comme un milieu naturel [...] aux lois duquel j'avais dû m'adapter. L'idée que j'étais solidaire de ce milieu ne m'avait jamais effleuré » (p. 339). Michel finira sa vie loin du monde occidental – se découvrant « enfant de l'Europe, du souci et de la honte ». Il n'en éprouve plus de haine mais du mépris :

Nous puons l'égoïsme, le masochisme et la mort. Nous avons créé un système dans lequel il est devenu simplement impossible de vivre ; et de plus, nous continuons à l'exporter (p. 369).

L'amour ? C'est transformer un instant de baise en une éternité ; le chemin du cœur passe par le cul. L'anti-*cogito* accouplant l'âme et le corps est démontré en deux temps. Les sensations procurées par les parois de la chatte de Valérie (p. 144) ressemblent beaucoup à celles procurées par le vagin d'une prostituée (p. 54). La différence ? C'est que les amants vont « baiser avec amour ». La transsubstantiation est quasi religieuse : « l'amour sanctifie ». Révélation : la différence entre « la sexualité des gens qui s'aiment, et la sexualité des gens qui ne s'aiment pas » n'est pas dans le plaisir pris, mais dans le plaisir donné et qui augmente en retour le plaisir reçu.

Mais la magie est rare.

Donner gratuitement du plaisir : voilà ce que les Occidentaux ne savent plus faire. Ils ont complètement perdu le sens du don. Ils ont

beau s'acharner, ils ne parviennent plus à ressentir le sexe comme *naturel*.

Cette incapacité, ce manque, cette souffrance engendrent le marché du tourisme sexuel.

Échange des misères

Le deuxième message de ce roman appartient au domaine de l'économie politique. C'est ici que la leçon devient violente.

– Au Nord, la solitude friquée et la masturbation. « D'un côté, tu as plusieurs centaines de millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle » ; « ils cherchent sans arrêt mais ils ne trouvent rien, et ils en sont malheureux jusqu'à l'os ». Le régime de libéralisme sexuel crée toutes les conditions de la solitude et de l'échec amoureux. Les Occidentaux passent « la quasi-totalité de leur âge adulte dans un état de manque permanent ». Les outils de la psychologie sont inadéquats pour saisir cette réalité : le « dépérissement de la sexualité » constitue « un phénomène sociologique » qu'il est « vain de vouloir expliquer par tel ou tel facteur psychologique individuel » (p. 250-251). Les pratiques solitaires sont glauques, mais leur défaut principal n'est pas celui-là. Houellebecq les juge à l'aune du seul critère valable dans notre société de consommation : la satisfaction du « client ». Et là, elles sont recalées, puisque rien de tel qu'une bonne baise.

– Au Sud, la concurrence des misères. Chômage et sous-emploi affectent des masses souffrant de ne pas être laborieuses. *Crever de faim* n'a rien à voir avec *crever de désir*. La misère économique est bien plus terrible que la misère sexuelle. « Qu'est-ce qui pouvait inciter les êtres humains, exactement, à accomplir les travaux ennuyeux et pénibles ? Ça me paraissait la seule question politique qui vaille d'être posée » (p. 248). Gagner sa pitance, telle serait la justification du travail pénible, capable de pousser à bout « plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui crèvent de faim, qui meurent jeunes [...] et qui n'ont plus rien à vendre que leur corps, et leur sexualité intacte ».

Conclusion : « C'est une situation d'échange idéale » (p. 252). La paupérisation sexuelle des masses occidentales – thème majeur de *l'Extension...* – trouve sa solution dans *Plateforme*.

Extension de l'espace marchand

Le Sud et le Nord sont reliés par le cycle de l'argent-roi. La logique marchande imbibe désormais toutes les activités humaines. *Plateforme* offre – pour le prix d'un roman – un cours d'économie politique

où le marketing apparaît pour ce qu'il est : mouche du coche, qui croit guider le convoi de l'impérialisme économique. Les cadres du marketing accompagnent l'extension planétaire de la logique économique. Extension du domaine de l'économie, donc, qui investit une marchandise particulière, le sexe, pour s'appliquer à une échelle inédite : la planète.

Les pauvres du Sud accèderont à la liberté économique, fondamentale, mais ils paieront leur liberté encore plus cher que leurs prédécesseurs, les pauvres du Nord. Les prolétaires décrits par le marxisme n'avaient, pour vivre, que leurs bras à vendre. Le nouveau prolétaire n'a que son sexe à vendre. Ne faut-il pas un nouveau Marx pour réanimer la problématique de l'aliénation, qui serait très éclairante dans le débat sur la prostitution ? Le scénario de marketing-fiction de Michel Houellebecq n'est peut-être en avance que de quelques années.

« Tertiarisation » et mondialisation de l'économie : la structure de la production a beaucoup évolué ces dernières années. « L'industrie touristique était devenue, en chiffre d'affaires, la première activité économique mondiale » (p. 36 ; même si ce n'est pas tout à fait vrai, l'ordre de grandeur y est : ainsi, le budget loisirs est devenu le premier poste des ménages aisés en France). Les échanges de biens matériels sont dépassés par les échanges immatériels : les services. Le dynamisme des services à la personne (qui vont du coiffeur aux cours particuliers) est lui-même dépassé par les services qui fournissent une « expérience », une « émotion » : la visite d'un musée, une journée chez Disneyland ou une soirée au théâtre, un concert. Le consommateur veut vivre des émotions en famille, en couple... ou seul. Désormais, le dynamisme de l'économie n'est plus situé dans l'industrie mais dans les services (même les fabricants d'automobiles l'ont compris et cherchent non plus à facturer une voiture mais un service tout compris⁷). Au sein des services, ce sont de nouveaux types de produits qui tirent le mouvement. Le tourisme se cale sur la logique de production d'émotions : plus fort que la visite des musées et sites naturels, voici le temps de la production d'émotion sexuelle !

Je ne voyais aucune objection à ce que la sexualité rentre dans le domaine de l'économie de marché (p. 306).

Déjà, les sportifs, les artistes, les gangsters, les mannequins échangent talent, force ou beauté contre de l'argent. La beauté est devenue « une valeur monnayable, narcissique ». Le sexe suivra son exemple et s'échangera aussi contre de l'argent.

Vive la démocratie de l'argent sans tabou ! La sexualité est aujourd'hui réservée à peu de gens, nous dit Houellebecq : « Les critères du

7. Le récent livre de Jeremy Rifkin, *L'Âge de l'accès*, expose très clairement ce changement.

Propos d'auteur et polémiques

(Lire, *Le Monde*, septembre 2001)

« Les gens que j'ai fréquentés depuis que je suis devenu connu m'ont moins intéressé que les gens moyens. » Dans ses romans, Houellebecq dépeint la vie de Français moyens. Il s'assume comme tel. Pendant la guerre, dit-il à *Lire*, « j'aurais été un collaborateur essayant de sauver des juifs, mais je n'aurais pas été à l'aise [...]. Je ne suis pas plus courageux que les autres... même plutôt moins ». C'est là le piège à journalistes. À la différence des autres Français moyens, il est conscient d'en être un, il écrit sur le sujet. *Moyen et conscient de l'être*, il est double et s'expose à deux risques d'incompréhension symétriques : n'être perçu que comme Français moyen ; ou, à l'inverse, n'être perçu que dans sa conscience, son recul (position du *Monde*). Pour l'entendre, il faut saisir les deux brins ensemble. *Verbatim*.

Le point générateur de *Plateforme* ? Un voyage en Thaïlande. Surprise : les « touristes arabes à Bangkok... Je m'imaginai bêtement que les musulmans étaient tous de bons musulmans ». Le mal-être féminin en islam, traditionnellement dénoncé, cache le mal-être masculin. La clientèle des « Anglo-Saxons jeunes » ? « Si ces gens n'arrivent plus à faire l'amour, c'est parce qu'ils sont trop prisonniers de leur individualité. » L'apologie de la prostitution ? « J'assume à fond, parce que je sais que j'ai raison [...] je suis pour une organisation rationnelle de la chose, un peu comme en Allemagne et surtout en Hollande. » Contre la pédophilie ? « Bien sûr. » La religion ? « Dieu n'existe pas » ; « mais le matérialisme est un moindre mal ». Les monothéismes ? En voyage dans le Sinaï, « je me suis dit que le fait de croire à un seul Dieu était le fait d'un crétin ».

Le Coran ? « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré. » La haine de votre personnage à l'égard des musulmans ? « La vengeance est un sentiment que je n'ai jamais eu l'occasion d'éprouver. Mais, dans la situation où il se trouve [Valérie a été tuée par un attentat islamiste], il est normal que Michel ait envie qu'on tue le plus de musulmans possible. » Le respect pour les petites gens ? « Je n'ai jamais vraiment dépassé cette constatation qu'il y a des gens qui travaillent et des gens qui ne font rien. »

D'où le mépris des journalistes ? « Ils n'ont jamais rien produit... ils ne savent rien faire, ils sont incapables de fabriquer une table [...] au nom de quoi peuvent-ils parler ? » Le « je ne sais rien faire » revient souvent dans les romans de Houellebecq ; des Français moyens se l'avouent ; ils ne s'autorisent pas à parler à la place des autres, ni à donner des leçons aux autres, du haut de leur position. Les guerres d'aujourd'hui ? « Les nationalistes sont des primates ». « Quelqu'un qui prend une arme pour défendre une cause, quelle qu'elle soit, me paraît essentiellement méprisable [...] il faut bien se défendre, mais aucun belligérant n'aura jamais ma sympathie. » De Gaulle ? « Quand j'étais jeune, il m'énervait beaucoup. Non, finalement, je ressens plus de sympathie pour Pétain ! je trouve ça facile d'aller faire le malin à Londres sans affronter les difficultés réelles du pays. »

Cette réponse est identique à la suivante, dans sa structure. Le *Guide du routard* ? « Je ne peux pas supporter les gens qui adoptent une attitude jeune et rebelle alors qu'ils sont la norme. Le *Figaro Magazine* m'est plus sympathique du fait de son honnêteté : il ne se cache pas d'être ce qu'il est. »

Conclusion, via *Le Monde* : « J'aimerais que ce que je pense, moi personnellement, n'ait aucune importance. C'est le sens de l'époque qui cherche à m'entraîner dans la polémique. » Après Gainsbourg et Coluche, qui tenaient des propos parfois inacceptables, voici venu le tour de Houellebecq. Tout romancier du médiocre s'expose à être considéré comme un romancier médiocre.

choix sexuel » sont antidémocratiques tant qu'ils reposent sur la beauté, sur « la jeunesse, l'absence de handicap et la conformité générale aux normes de l'espèce » (p. 325). À l'opposé du critère de la beauté, l'argent ne fait intervenir « ni la race, ni l'apparence physique, ni l'âge, ni l'intelligence ou la distinction », poursuit-il. Inconscience ou provocation ? « Je me faisais une idée tout à fait fautive du tourisme sexuel », nous dit l'auteur dans *Lire*. Il confie son étonnement sur la question des... clients : « Je croyais que c'était surtout de gros Allemands âgés et j'ai découvert qu'il y avait beaucoup d'Anglo-Saxons jeunes. » La question des prostituées, quant à elle, est réglée d'une phrase : « La prostitution, je trouve ça très bien. Ce n'est pas si mal payé, comme métier. »

L'argent, accessible par tous, permet d'accéder démocratiquement à la sexualité... vénale ; il offre une alternative à l'élitisme de la beauté dans l'accès à la sexualité. L'enjeu, pour l'auteur, est de résoudre le problème de ceux qui crèvent de désir, et non pas de ceux qui crèvent de faim. Ces derniers n'ont qu'à vendre leur corps, puisque « ça paie ». Le scandale de Houellebecq ne devrait pas résider dans les scènes de sexe, mais dans les raisonnements, cachés sous des apparences moins choquantes. Les déductions sont bien plus dangereuses que les descriptions, parce qu'elles se masquent sous l'apparente rigueur de la pensée.

Plateforme pour le métissage planétaire

Toute la deuxième moitié du roman est consacrée à la relance d'un groupe de tourisme international. Les longs développements sur la mécanique interne de l'entreprise vue de l'intérieur sont une vraie innovation. Mais on restera sur le fil de l'analyse du saisissement du sexe par l'économie en régime capitaliste.

Les clubs de vacances exotiques seront transformés en clubs de rencontres érotiques, vénales ou pas. Déjà, au cours de leur voyage à Cuba, les amants croisent un couple « composé d'un grand Noir et d'une fille à la peau très blanche [...] visiblement américaine, peut-être journaliste au *New York Times* » (p. 235) ; puis deux Anglaises accompagnées de deux métis, etc. De Bangkok à Cuba, se formeront des couples de toutes les couleurs – une Blanche/un Noir, un

Blanc/une Jaune. Amours d'un soir, pour commencer. On peut imaginer ensuite « qu'il se développe une amitié ou même une relation plus durable ». Les relations vénales pourront, elles aussi, se prolonger, se concluant par des unions.

L'humanité entière tendait instinctivement vers le métissage, l'indifférenciation généralisée ; et elle le faisait en tout premier lieu à travers ce moyen élémentaire qu'était la sexualité (p. 244).

Le métissage planétaire est l'avenir de l'humanité. Nul n'en doute. Mais les modalités ?

Première possibilité : l'expatriation des jeunes Occidentaux et le mariage sur place. Les garçons qui font des études d'ingénieur « n'ont pas le temps de sortir, d'avoir des petites amies » (p. 129). Lorsqu'ils trouvent leur premier emploi, ils découvrent en même temps l'argent, les responsabilités professionnelles, et le sexe. Le frère de Valérie, qu'Elf a nommé dans un pays tropical, a « épousé une femme très métissée, au corps superbe ». Ils semblent former un couple heureux, avec deux enfants.

Deuxième possibilité : l'agence matrimoniale planétaire. L'interview du patron de l'agence Heart to Heart éclaire notre lanterne. Sous le titre *Find your Longlife Companion... Well Educated Thai Ladies*, on apprendra que les braves mâles occidentaux ne correspondent plus aux attentes sophistiquées des femmes ; ils peuvent trouver le bonheur tranquille avec une épouse thaïlandaise. Celle-ci apprécie le modèle classique de l'homme occidental – bon père et bon mari mais guère doté des qualités de raffinement dans la conversation et peu séduisant.

Troisième possibilité : la rencontre vénale, qui évolue ensuite, dans une fraction des cas, en une relation de longue durée. Tableau de genre : un bar à hôtesse et son restaurant attenant (p. 114 sq.). À certaines tables, on peut deviner un avenir à la relation, on peut imaginer « que les choses aillent plus loin, qu'il se développe une amitié ou même une relation plus durable ». Les unions ne sont pas rares, en particulier avec les Allemands : Michel en rencontre un, traducteur de profession, marié « avec une Thaïe rencontrée dans un salon de massage, et maintenant ils avaient deux enfants » (p. 331).

Les bars *topless* deviennent une variante moderne de l'agence matrimoniale. Un des participants du premier voyage organisé revient un an après et se lie avec une prostituée dont la « sœur avait épousé un Français » (p. 324). Lui-même, petit fonctionnaire, bénéficie de l'immense crédit accordé par les Thaïs aux fonctionnaires, qui jouissent de la sécurité de l'emploi.

La documentation du romancier semble pourtant insuffisante sur un point-clé. Pour lui, quelles que soient les raisons de la prostitution, la liberté économique lui en paraît la base. Les Thaïes se prosti-

tuent pour des raisons parfois sérieuses, parfois futiles : l'une d'elles, abandonnée avec ses deux enfants par son mari, proclame *Thai men, bad men*, et met son argent à la banque, afin de retourner bientôt vivre dans son village et aider ses parents âgés. Mais la plupart sont « jeunes et sans cervelle » et dépensent ce qu'elles gagnent en vêtements et parfums. Dans *Lire*, Houellebecq commente :

La prostitution [... en] Thaïlande, c'est une profession honorable. Elles donnent du plaisir à leurs clients, elles s'occupent bien de leurs parents [...]. Je suis pour une organisation rationnelle de la chose, un peu comme en Allemagne et surtout en Hollande.

Ainsi, l'auteur a eu le temps de lire A. Comte et E. Kant mais n'a pas trouvé un instant pour consulter une analyse sur la condition des prostituées ?

L'avenir du tourisme sexuel

« J'ai eu de la chance de te rencontrer. » Voilà ce que se disent Michel et Valérie, comme tous les amoureux. Mais l'amour est devenu si rare ! Les probabilités sont aujourd'hui si faibles, le bilan coûts-avantages de la drague est si négatif, le coût psychologique de la rencontre, si élevé, que le tourisme sexuel a tout son avenir devant lui. Les hommes n'en seront même plus les seuls clients : « À mesure que les femmes s'attacheront davantage à leur carrière professionnelle, à leurs projets personnels, elles trouveront plus simple, elles aussi, de payer pour baiser » (p. 154). Les femmes peuvent se rapprocher des valeurs masculines, « elles peuvent le faire, l'histoire l'a prouvé ».

En bref, le tourisme sexuel aurait deux vertus : résorber la pauvreté au Sud ; apaiser la fringale des exclus du sexe occidentaux. Le tourisme sexuel apportera en prime une possibilité : que la rencontre vénale se poursuive et se transforme. De l'échange sexuel, les couples passeront aux échanges amoureux.

Un tel résumé montre les défauts de l'architecture intellectuelle de ce roman expérimental : sur la prostitution, sur le désir, sur la généralisation de quelques exemples (à analyser) de transformation des relations vénales en tendresse à l'occidentale.

Michel sait que la proposition de clubs de vacances avec option échangisme, massages et prostitution, choquera. Il répond par anticipation, rassemblant dans sa détestation toutes les *pensées uniques* et toutes les violences, les fondamentalistes de l'islam comme les bien-pensants de tous bords⁸. Michel leur adjoint, pour faire bonne mesure, les auteurs de faits divers – viols, bagarres, meurtres. Car, au fil du roman, la violence gagne et Michel perd, y compris la tête.

8. Le regard sur l'islam exigerait à soi seul une trop longue analyse, qui ne sera pas présentée ici.

Le roman se clôt sur un hymne à l'amante disparue. Michel répète que le plaisir sexuel sans amour apparaît alors pour ce qu'il est : inexistant. Le plaisir sexuel sans amour est un leurre. Il faut entendre Houellebecq : le sexe et, plus largement, toutes les relations avec autrui perdent tout attrait « lorsque la vie amoureuse est terminée ». Après quelques mois passés à Bangkok, Michel tente de retourner dans des bars à hôtesse : « Je réussis à bander, et même à éjaculer ; mais je n'ai plus jamais connu le plaisir » (p. 366). Hymne à l'amour conjugal : en lui résident le bonheur, la simplicité et la joie ;

mais je ne sais toujours pas comment, ni pourquoi, il peut se produire. Et si je n'ai pas compris l'amour, à quoi me sert d'avoir compris le reste ? (p. 366).

Un seul vainqueur, à l'issue du cycle : l'argent. L'extension de la logique marchande à toute activité humaine s'impose aux personnages et voue leur trajectoire individuelle à l'errance et finalement à l'échec. Les utopies ont toutes échoué : les utopies soixante-huitardes du sexe libéré, loin de l'amour ; les utopies inverses de l'amour-tendresse, sans sexualité, qu'il soit collectif (la société des clones) ou individuel (l'amour platonique) ; et même l'utopie de la passion amoureuse et charnelle, parenthèse de bonheur fermée par l'incompréhension convergente des obscurantistes.

*

Plateforme prolonge les deux romans précédents, qu'il pousse à reconsidérer, dans un pessimisme commun à tout le cycle. Reprenons les quatre grandes failles du roman et du triptyque.

– Le regard masculin – très masculin – porté sur le monde est affecté d'une tache aveugle, qui empêche de voir que le destin dépressif des condamnés à l'errance n'est pas lot commun, ni même majoritaire. À ne pas plus visiter les sous-sols de l'enfance, l'auteur se condamne à généraliser hardiment. Le conte philosophique tire ses forces de la philosophie explicite de ses auteurs, qui l'exposent dans des écrits autonomes. La réussite du roman à thèse exige – condition nécessaire mais même pas suffisante – que la thèse formulée soit ailleurs, à part du roman (voir chez Sartre, ou chez Camus). L'extension générale de la misère économique en misère sexuelle ? C'est une image de romancier, et elle est forte. Mais, pour être plus qu'une métaphore ou qu'une déduction de fiction, il faudrait qu'elle soit analysée, argumentée. Sinon, elle reste une fulgurance d'auteur, qui ne reste crédible qu'à l'abri de l'univers créé par le romancier.

– À l'exception de Valérie, fantasme peu crédible, les femmes occidentales sont insupportablement nulles. Les hommes préfèrent

« donc » éviter l'amour et « trouvent plus simple d'aller voir les putes » ! Michel – lequel : le narrateur, l'auteur ? – s'explique : « Quand on considère les conversations fastidieuses qu'il faut subir pour amener une nana dans son lit, et que la fille s'avérera dans la plupart des cas une amante décevante, qui vous fera chier avec ses problèmes, vous parlera de ses anciens mecs »... Donc, allez voir les prostituées ; un conseil, cependant : évitez les putes en Occident, « ce sont de vrais débris humains ». Là encore, la nullité généralisée des femmes est aussi peu crédible que l'exception du personnage, trop parfait, de Valérie.

– Dans ce texte réaliste – l'auteur y insiste –, le silence sur la prostitution forcée est assourdissant. Le silence sur la prostitution « volontaire » n'est guère plus acceptable, quand on sait la dévastation psychologique qui en est et la cause et l'effet. L'histoire de l'esclavage inclut ces persistances, qui ne peuvent échapper à un auteur aussi calé en sciences humaines, si l'on en croit les références affichées au long de ses romans.

– Une timidité apparente de l'intrigue en déstabilise l'architecture et casse le morceau : Valérie est une « salope » mais ni une pute, ni une partouzeuse. Les deux amants se sont rencontrés à la suite d'un voyage organisé : leur intimité forcée – mais elle ne l'est guère plus que dans un loft ou dans la vie civile – n'est pas du même ordre que celle d'une rencontre vénale. Sur tout marché, y compris celui du sexe, on échange ce qu'on a contre ce qu'on n'a pas. Dans l'amour, il en va différemment : l'amour, c'est donner à quelqu'un qui n'en veut pas quelque chose qu'on n'a pas, selon la formule lacanienne. Michel l'admet : « Qu'est-ce que tu me trouves ? Je ne suis ni très beau, ni très amusant. » Il poursuit l'antiargumentaire : « Je suis là, un type usé, pas très liant, plutôt résigné à une vie ennuyeuse. » Il conclut, en plein lacanisme : « Il me semble que tu cherches quelque chose en moi qui ne s'y trouve pas. » L'échange amoureux s'oppose à l'échange marchand. Le premier peut-il sortir du second ? Le surgissement de l'amour en Occident est hasardeux – l'auteur nous le répète –, mais la transsubstantiation de la *baise achetée* en *don de soi* est une opération autrement improbable : n'est-ce pas une impasse de plus ?

Pierre Varrod